

GLACE

Dans le ventre des Glaciers

Conférence de Jean-François Delhom (2026)

3ème partie

Face à la disparition des glaciers
pourquoi montrer leur noblesse
plutôt que leur agonie ?

Commençons par le début, celui d'une décision écologique.
Mon reportage sur les glaciers a débuté en 2017 mais il fut initié en 2015 par la décision de boycotter l'avion. Moi qui rêvais d'icebergs au Groenland, je me suis rabattu sur les glaciers de mon pays – la Suisse –, en me donnant un défi :

Apprendre à m'émouvoir près de chez moi.

Durant 10 ans, à raison d'environ 200 sorties, j'ai exploré approximativement 90 cavités dans 25 glaciers différents. Beaucoup d'émotions subsistent au-delà de ces chiffres. Au bilan de ce défi d'apprendre à m'émouvoir près de chez moi, j'ai découvert des beautés insoupçonnées, largement aussi surprenantes sans doute que ce que j'aurais espéré trouver à l'autre bout du monde.

Mais apprendre à s'émouvoir, c'est aussi apprendre à s'inquiéter du destin de ce qui nous émeut.

Les deux tiers des cavités que j'ai photographiées n'existent déjà plus, les glaciers se sont retirés. Mon témoignage est donc un *requiem*, une archive pour les générations futures, mais c'est surtout un hommage.

Quand on m'interroge sur ma position de témoin de la fonte des glaciers, je ne manque pas d'insister sur le caractère dérisoire de ma petite expérience empirique en comparaison du savoir scientifique.

En 25 ans, les glaciers suisses ont perdu 40% de leur volume (2000-2025).¹ Au niveau planétaire, depuis l'an 2000, «La fonte des glaciers équivaut chaque année à la consommation d'eau de l'ensemble de la population mondiale en 30 ans»².

La responsabilité anthropique de ce dérèglement climatique (GES) est l'objet d'un savoir constitué, basé sur une gigantesque collection de faits, soumis à l'exercice de la preuve et à la vérification par les pairs.

Il n'est donc pas question d'y croire ou de ne pas y croire.

Le savoir scientifique ne relève pas du registre de l'opinion.

Mais l'obscurantisme a la vie dure, et c'est au nom d'un prétendu progrès que les climato-dénialistes poursuivent leur déprédation d'une biosphère qu'ils pillent comme on éventre la poule aux œufs d'or.

Alors, pourquoi montrer la beauté dans mes images plutôt que la dégradation? Dans le flux massmédiatique qui nous assaille à longueur de journée, les émotions négatives dominent très largement les émotions positives, parfois jusqu'à les éclipser. Les émotions négatives peuvent provoquer l'indignation, la pitié, la colère, la peur. Ces émotions sont indispensables pour nous faire réagir. Sans elles, nous resterions passifs face à l'adversité. Mais elles sont insuffisantes dès lors qu'elles s'accompagnent d'un sentiment d'impuissance qui inhibe l'action.

Le téléjournal est un bon exemple de ce que j'appelle le ressassement du négatif, où l'enchaînement interminable de mauvaises nouvelles a tendance à induire une recherche de consolation et un repli sécuritaire plutôt que de nous inciter à réparer, ou à empêcher que le malheur se reproduise.

Pour éviter ce piège de la résignation, nous avons besoin d'autres émotions: la tendresse, l'admiration, l'altruisme, l'espoir. Rien n'est plus mobilisant à mon avis, que la complémentarité des émotions négatives (comme l'indignation lorsque nous sommes témoins d'une agression) et des émotions positives (comme l'estime de ce qui est menacé et le désir de le protéger – complétés bien entendu par l'action. Les incantations ne suffisent pas).

De nombreux artistes confrontés à la crise écologique jouent le rôle de lanceurs d'alerte (émotions négatives). Je le fais moi-même dans mes textes. Mais par mes images, j'invite à la contemplation (émotions positives).

1. Réseau des relevés glaciologiques GLAMOS.

2. World Glacier Monitoring Service, 02/2025.

Nous vivons dans une époque où l'attitude contemplative, qui fut pourtant centrale dans la naissance de l'art moderne, est largement rejetée comme irresponsable face aux malheurs du monde, par des discours critiques trop occupés par le négatif pour songer à insuffler du positif.

Pourtant, «l'attitude contemplative est l'une des plus subversives de notre temps» osait clamer Jacques Ellul, l'un des précurseurs de la pensée écologique. Subversive et donc incomprise, à contre-courant de nos idéologies dominantes qui réclament *en toute chose*, signification, fonction, rendement, performance. Il ne s'agit pas de refuser *toute* signification, *toute* fonction, *tout* rendement, *toute* performance, mais de ne pas les exiger en toute situation. La signification, la fonction, le rendement, la performance, sont des mots d'ordres qui réduisent les choses et les vivants à leur valeur productive. Il y a là un oubli de l'être, pour parler comme Heidegger, et un mépris de l'altérité.

L'attitude contemplative, entendue comme capacité d'admirer, restitue la *dignité* de ce qui nous fait face, et nous permet de nous réjouir de son existence *en elle-même*, sans en attendre un service.

Il s'agit d'une reconnaissance. Et c'est cela-même qu'on appelle l'éthique. L'éthique, comme le définissait Kant, commence à partir du moment où l'on considère ce qui nous fait face comme une fin et non comme un moyen. C'est ce qui s'entend dans la citation qui suit: «Tout a *ou bien* un prix, *ou bien* une dignité. On peut remplacer ce qui a un prix par son équivalent; en revanche, ce qui n'a pas de prix, et donc pas d'équivalent, c'est ce qui possède une dignité.»³

Les assoiffés de puissance, capitalistes néolibéraux et techno-béats, nombreux au gouvernail du fascisme renaissant, sont incapables de contemplation. C'est pour cette raison qu'ils détruisent nos ressources au nom d'un équivalent qu'ils identifient comme richesse ou comme pouvoir.

Mais ceux qui sont capables de contemplation reconnaissent la dignité de chaque partenaire écologique de la biosphère et refusent de le remplacer par un prétendu équivalent. Ils dressent ainsi un contrepouvoir à la prédation. Ce contrepouvoir opère surtout en amont. Autant que possible, prévenir plutôt que guérir. C'est ce qui m'amène à formuler une petite maxime:

Il faut commencer par aimer ce monde si l'on veut trouver l'élan pour le protéger.

3. Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1785.

Malheureusement, les paparazzi du morbide, journalistes avides de catastrophes, touristes du désastre ou curateurs d'un art contemporain dénonciateur, semblent mal disposés envers les hommages, qu'ils disqualifient sous l'injure d'*esthétisme*.

Au poète et à sa gratitude, ils préfèrent le doigt accusateur.
Les artistes sont assignés à comparaître.

L'art moderne était (et il l'est encore) épiphanie, apparition de quelque chose qui a sa valeur en soi-même. Dignité de l'œuvre d'art, élévation de ce qu'elle représente. Dignité du sensible, dignité nommée *beauté*.

En assujettissant l'art à l'ordre du discours, en congédiant la transcendance, l'art contemporain se fait régressif. C'est le retour des sermons.

Telle n'est pas ma posture.

Je tiens l'esthétisation pour le cœur même de l'art : rendre sensible, poétiser. Le contemplatif est celui qui tend son écoute au positif et *l'amplifie*, plutôt que de discourir sur le négatif (une tâche que je réserve à la philosophie et aux sciences humaines plutôt qu'à l'art).

Nos glaciers vont bientôt se taire.
Si tout le monde enregistre leur plainte,

qui donc se souviendra de leurs chants?
qui donc se souviendra de leurs chants?
qui donc se souviendra de leurs chants?
qui donc se souviendra de leurs chants?
qui donc se souviendra de leurs chants?
qui donc se souviendra de leurs chants?

Mon ode aux glaciers, mon panégyrique, mon requiem, s'accompagne d'une conviction, que l'attitude contemplative peut nourrir :

L'avenir dépendra moins de notre puissance que de notre prévenance.

* * *